

lin le cas était plus grave qu'à Londres. Braham *men-
diait* (c'est Weber qui le dit,) tandis que la Berlinoise
menaçait.—A la vérité c'était une femme!—Et, ma foi!
son *idée* n'était pas mauvaise, puisqu'elle nous a valu
l'air avec alto concertant, qui est un des plus beaux
joyaux de cette admirable partition.

On comprend aisément qu'en composant pour Bra-
ham un air, destiné à en remplacer un autre qu'il avait
bien raison d'affectionner particulièrement, Weber dût
être de mauvaise humeur. Aussi, l'air nouveau en por-
te-t-il les traces; personnes ne le chante plus aujour-
d'hui.

Il me reste encore à parler de la représentation
d'*Obéron*. Elle eut lieu le 12 avril. Voici ce qu'en dit
Berlioz:

"L'exécution d'*Obéron* fut satisfaisante. Weber,
l'un des plus habiles chefs d'orchestre de son temps,
avait été prié de la diriger. Mais l'auditoire reste froid,
sérieux, morne, *very grave*... Et *Obéron* ne fit pas d'ar-
gent, et l'entrepreneur ne put couvrir ses frais; il avait
obtenu la belle partition et fait une mauvaise affaire.
Qui peut savoir ce qui se passa alors dans l'âme de
l'artiste, sûr de la valeur de son œuvre?"

Ce qui se passa dans l'âme de l'artiste, nous allons
le savoir; car voici ce que, le soir même, en rentrant
chez lui, il écrivit à sa femme:

"Grâce à la bénédiction et à l'assistance du bon
Dieu, j'ai de nouveau remporté, ce soir, *un succès, plus
complet, peut-être, que tous ceux que j'ai déjà obtenus*. Il
est absolument impossible de dire tout ce qu'un triom-
phe aussi complet et sans tache a de brillant et de tou-
chant. *A Dieu seul la gloire!!!* A mon entrée dans
l'orchestre, la salle entière, remplie outre mesure, se
leva et me reçut avec des acclamations incroyables.
On cria: *Vive Weber!* et *Hurrah!* On me salua en agi-
tant les chapeaux et les mouchoirs. C'est à grand'pe-
ine que le calme put enfin se rétablir. L'ouverture fut
bissée. Chaque morceau de musique fut interrompu
deux ou trois fois par le plus grand enthousiasme. *L'air
de Braham, da capo*. Au deuxième acte, la romance de
Fatime et le quartetto *da capo*. Le finale aussi fut rede-
mandé, mais cela ne se pouvait pas, à cause des dispo-
sitions scéniques. Au troisième acte, la ballade de Fa-
time *da capo*. A la fin je fus rappelé avec impétuosité.
*Honneur qu'aucun compositeur n'a encore obtenu en Angle-
terre*. Aussi le tout a marché à merveille, et autour de
moi tout le monde était ravi de bonheur.

"Voilà, ma vie bien aimée, ce que, malgré sa gran-
de fatigue, ton mari a voulu te dire encore aujourd'hui.
Je n'aurais pas pu dormir tranquillement si je ne t'avais
pas communiqué tout de suite cette nouvelle bénédic-
tion du ciel. Oh! si tu pouvais pressentir dès aujour-
d'hui là bas ce dénouement heureux!"

Maintenant, faut-il croire à Berlioz plutôt qu'à
Weber? Je ne le pense pas; car on ne saurait admettre
que Weber ait pu se tromper au point de voir un suc-
cès, comme celui dont nous venons de lire la description,
là où en réalité il n'y avait eu qu'une défaite. Il n'au-
ra pas non plus, voulu tromper sa femme, à laquelle il
ne cachait pas même le mauvais état de sa santé, qui
pourtant devait lui causer des inquiétudes bien plus
grandes que le sort de l'opéra. Constatons donc qu'à
sa première apparition déjà l'*Obéron* obtint un grand,
un immense succès; que l'auditoire ne resta ni froid,

ni sérieux, ni *very grave*, qu'au contraire il fut saisi de
l'enthousiasme le plus ardent, et qu'il décerna à l'au-
teur un honneur qu'il n'avait jamais décerné à aucun
autre artiste. Même en Allemagne, où il fut donné quel-
ques mois plus tard, *Obéron* n'eut pas un succès aussi
instantané; pendant plusieurs années il y eut à lutter
contre le souvenir d'un autre *Obéron*, de Gyrowetz, dont
pourtant la musique pâle et commune aurait dû écarter
jusqu'à l'ombre d'une rivalité.

Le lendemain de la représentation, Weber complè-
te son récit de la veille, et raisonne avec plus de calme
la valeur de son succès.

"Il faut avouer, écrit-il entre autres choses qu'avec
Obéron je me trouvais ici dans une position incertaine,
qu'avec aucun de mes autres ouvrages je n'avais jamais
connue. La jalousie des théâtres, le public extrême-
ment impressionnable, porté à l'opposition par habitude
autant que par goût, les événements de la veille (1),
qui ne me permettaient pas de compter avec certitude
sur une bonne exécution,—tout cela redoublait l'éclat
et la valeur du succès. Aussi, dans cette approbation
démesurée il n'y avait pas la moindre contradiction;
l'enthousiasme le plus pur était partout... En me ren-
dant au théâtre à 6 heures, j'étais un peu inquiet,—
mais tout a marché à merveille. La Paton a chanté
admirablement, et l'ensemble de la représentation se
ressentait de cette chaleur et de cet amour que ma mu-
sique (tu le sais bien!) a le bonheur d'inspirer aux ex-
écutants."

Si les extraits des lettres de Weber que je viens de
mettre sous les yeux des lecteurs ont constaté les suc-
cès de l'artiste, ils ont en même temps révélé les quali-
tés aimables et sympathiques qui distinguaient le carac-
tère d'un artiste, qui, dans toutes mes citations, est res-
té presque entièrement hors de cause. Ce point, c'est
la manière dont l'artiste se conduit envers ses cama-
rades. Je trouve dans les dernières lettres de Weber
quelques passages se rapportant à ce sujet. Ils sont
significatifs, malgré leur laconisme. Je les ajoute donc
encore:

"La première représentation de l'opéra *Aladin* de
mon soi-disant rival aura lieu demain. Je suis bien
curieux. Bishop est certainement un homme de talent,
mais il n'a pas la moindre originalité. Je lui souhaite
la meilleure fortune: il y a de la place pour nous tous
dans le monde."

Weber avait donc trouvé des adversaires qui cher-
chaient à lui opposer un rival! Mais ils échouèrent com-
plètement. *Aladin*, loin de faire du tort à Weber, lui
valut même une nouvelle ovation, comme on va le voir.

"L'opéra de mon soi-disant rival a été donné, écrit
notre artiste. A peine pouvait-on se procurer des pla-
ces. Mais un des propriétaires du théâtre m'offrit sa
loge et poussa même l'amabilité jusqu'à me faire une
visite.—A peine entré dans la loge, je fus remarqué; la
salle entière se leva et me reçut avec le plus grand en-
thousiasme. Ceci dans un théâtre étranger (2) et à
une pareille occasion, me montra bien l'amour de cette
nation. J'en fus touché et réjoui."

(1) La première cantatrice, miss Paton blessée à la tête par la chute
d'un décor, n'avait pu achever la répétition générale.

(2) Le théâtre de Drury lane, rival de celui de Covent-Garden.